

L'édification primitive de Montréal

Louis-Bernard Robitaille, *Maisonneuve. Le Testament du gouverneur*, roman, Montréal, La Presse/Boréal, 1992, 302 pages. L'édition originale est parue en 1991 aux Éditions La Presse.

Réjean Beaudoin

Volume 36, numéro 2 (212), avril 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32107ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1994). Compte rendu de [L'édification primitive de Montréal / Louis-Bernard Robitaille, *Maisonneuve. Le Testament du gouverneur*, roman, Montréal, La Presse/Boréal, 1992, 302 pages. L'édition originale est parue en 1991 aux Éditions La Presse.] *Liberté*, 36(2), 128-135.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

L'ÉDIFICATION PRIMITIVE DE MONTRÉAL

Louis-Bernard Robitaille, Maisonneuve. Le Testament du gouverneur, roman, Montréal, La Presse/Boréal, 1992, 302 pages. L'édition originale est parue en 1991 aux Éditions La Presse.

Rien ne me destinait à courir l'aventure au bout du monde. D'ailleurs, même le bout du monde ne fit pas de moi un aventurier (p. 45).

Le choix de Paul Chomedey de Maisonneuve comme héros de roman, ce n'est pas si évident que cela, même si le personnage imaginé par Louis-Bernard Robitaille ne manque pas de relief. Que savons-nous exactement de l'illustre chevalier qui, en dépit du bon sens et du gouverneur de la Nouvelle-France, alla s'exposer avec une poignée d'hommes, en 1642, sur une île située près du pays des Iroquois ? Selon toutes les explications raisonnables, l'aventure ne pouvait tenir que du fanatisme religieux ou d'une témérité suicidaire, deux motifs souvent conciliables dans la mentalité de l'époque, assez portée sur l'héroïsme, comme en témoigne la littérature française classique. Militaire de carrière, le fondateur de Montréal était le contemporain de Corneille et a

été témoin de la Fronde. Qu'est-ce que l'histoire nous apprend de cet homme et de son œuvre ? Fort peu de chose¹, mais de cette heureuse lacune le romancier sait tirer des merveilles, c'est-à-dire des aperçus éclairés par la fiction, cette sorte d'intelligence généralement interdite aux historiens.

Contrairement à Jacques Cartier, à Samuel de Champlain et aux premiers missionnaires, polygraphes prolifiques, Maisonneuve n'a pas laissé d'œuvre écrite, à l'exception de quelques documents officiels à caractère surtout juridique. Parmi ceux-ci, le testament notarié qui dresse l'inventaire des biens légués à ses héritiers après son décès, au terme du délai fixé pour l'exécution testamentaire. C'est donc sur une source de première main que s'appuie le sujet du roman que nous lisons. L'écrivain a transformé et arrangé des objets et des personnages « réels », auxquels il a évidemment prêté des qualités possibles mais réservées sur le document légal. On peut quand même reconnaître des éléments authentiques qui font bel et bien partie de la situation décrite par les pièces du dossier historique. Ainsi, l'acte testamentaire mentionne une « cassette » appartenant au défunt et renfermant divers papiers. L'imagination

1. L'historienne Marie-Claire Daveluy écrivait, au début des années 1960 : « L'ouvrage fondamental sur la personne et l'œuvre du premier gouverneur de Montréal reste encore à écrire. Ce qui nous semble étonnant, lorsque nous considérons l'importance de l'action exercée par Paul de Chomedey durant ses 24 ans de travaux héroïques. » (*La Société Notre-Dame de Montréal 1639-1663. Son histoire — Ses membres — Son manifeste*, Montréal, Fides, 1965, p. 124). À en juger par la bibliographie de Louis-Bernard Robitaille (qui comprend le livre de Daveluy), cette observation conserve aujourd'hui toute son actualité, malgré la publication, en 1967, de la biographie de *Paul de Chomedey, Sieur de Maisonneuve* (Fides), par Léo-Paul Desrosiers, qui fait une utile compilation mais apporte peu à son sujet quant à la recherche.

romanesque saura faire bon usage de ce détail, comme on le verra tout à l'heure. Au nombre des héritiers du gouverneur se trouve aussi un jeune bourgeois décrit comme un ami qui a été témoin des derniers moments de Maisonneuve. Son serviteur, Louis Fin, est un autre personnage attesté qui apparaît dans le roman.

Le peu que nous savons sur la colonie autonome que fut, dès son établissement, la petite société primitive de Ville-Marie est très insatisfaisant et même un peu irritant pour des esprits modernes. L'édification de Montréal demeure en effet l'aboutissement d'une entreprise religieuse voilée d'intrigues de cour dans le secret de la cabale des dévots. Le drame se déroule simultanément sur deux plans : dans les coulisses, les coups fourrés d'une diplomatie compliquée entre jésuites, sulpiciens, grands seigneurs et bourgeois, toute une agitation où se mêlent la gloire de Dieu et le calcul des banquiers, avec des ramifications qui remontent jusqu'à la reine mère, Anne d'Autriche, derrière le tout-puissant cardinal Mazarin ; sur le devant de la scène, une curieuse collection de marchands, de soldats, de crapules et d'illuminés sont réunis par l'incroyable projet de planter une ville sur une île déserte du grand fleuve Saint-Laurent. C'est un casse-tête chinois à l'ère du cartésianisme, un complot où s'affrontent de farouches adversaires pour des intérêts fabuleux, une véritable aventure baroque. La rivalité légendaire de Québec (où siège l'administration embrouillée de la Nouvelle-France) et de Montréal (qui peut sensément prétendre, malgré ses allures monastiques, au contrôle du lucratif commerce de la fourrure²) couvre presque toutes les questions qui

2. Un obscur chroniqueur de la fin du Régime français fait en une page une comparaison digne de nos pages sportives actuelles : « Les habi-

contenaient l'avenir de la France en Amérique. Et que venait faire notre gentilhomme champenois dans cette galère ? Le profil de Paul de Chomedey, quoi qu'en ait fait l'historiographie religieuse, n'offre pas beaucoup de prise au rôle de saint patriarche (la chronique parle de lui comme d'un « moine armé ») sous les traits duquel on s'est longtemps plu à le représenter.

Robitaille fait beaucoup plus que redonner vie à la figure exsangue d'un acteur principal de l'épopée montréalaise. Il en fait le point focalisateur d'un système narratif qui embrasse l'extraordinaire destinée du projet insensé qui tient lieu d'origine à la future métropole canadienne. Toutes les contradictions et les absurdités des visionnaires qui ont parié sur cette idée insolite sont à la fois réunies et démystifiées dans l'admirable portrait que brosse ce roman. Il est temps d'en décrire la structure, du reste assez simple. Celle-ci repose sur un dispositif autobiographique. Nous entrons maintenant dans l'ordre de l'imagination historique : pendant la dernière

tants de Montréal sont beaucoup plus vifs, actifs, braves, ardents, entreprenants et guerriers que ceux de Québec ; ils ont la prétention de se croire invincibles, ce qui cependant ne les a pas toujours garantis de se laisser surprendre quelquefois par les sauvages iroquois ; mais comme ils sont bons guerriers et accoutumés avec les sauvages, il est plus difficile de les vaincre ; ils sont bons voyageurs, conduisant bien leurs canots toujours en chantant, également bons chasseurs ; mais peu riches parce qu'ils dépensent aisément ce qu'ils gagnent dans les voyages qu'ils font quelquefois d'un an et plus, avec les commerçants qui vont tous les ans en traite chez les nations sauvages du nord.

« Les habitants de Montréal qualifièrent ceux de Québec de moutons ; ces derniers ont effectivement le caractère plus doux et moins orgueilleux, ils appellent par représailles les Montréalais loups ; qualification assez juste parce qu'ils ne fréquentent que les sauvages et les bois. » (Bonnesons, « Loups de Montréal et moutons de Québec », dans *Anthologie de la littérature québécoise*, vol. I, *Écrits de la Nouvelle-France*, sous la direction de Gilles Marcotte et Léopold LeBlanc, p. 294).

année de son existence à Paris, c'est-à-dire de l'automne 1675 jusqu'à sa mort, le 9 septembre 1676, le gouverneur retraité consent à raconter les souvenirs de sa carrière montréalaise à un jeune prêtre de Saint-Sulpice, l'abbé Gaston Durrieux (version fictive du jeune bourgeois qui figure sur l'acte testamentaire), envoyé par ses supérieurs pour rédiger les mémoires du fondateur de Montréal, sexagénaire usé et malade, d'ailleurs sans illusion sur les objectifs politiques et apostoliques — c'est tout un — des promoteurs de la publication des mémoires. Les sulpiciens sont détenteurs de tous les titres de la seigneurie de Montréal et bien résolus à le rester. Leur initiative littéraire ne saurait être gratuite. Pourquoi Maisonneuve collabore-t-il à ce projet, puisqu'il n'est pas dupe des intentions politiques qui le sous-tendent ?

Plus ou moins vaincu par l'étoile montante de Monseigneur de Laval et des jésuites, Maisonneuve avait déjà quitté Montréal pour n'y plus revenir en 1665, après avoir échangé son titre à vie contre une pension qui l'écartait définitivement des affaires en 1668. Certes, le vieux héros célibataire et désabusé est hanté par bien des secrets : il a assisté à la genèse et à la réalisation d'un plan réputé déraisonnable, qu'il a lui-même mis en œuvre pour sa part. Il a sûrement beaucoup à dire et il sait encore le raconter dans des termes dont la passion n'est pas entièrement refroidie, mais s'il accepte finalement de parler, c'est qu'il partage une chose avec les sulpiciens qui lui proposent de publier sa biographie : la haine des jésuites, qui furent les plus dangereux adversaires de Montréal. Mais tout cela en fait-il un vrai personnage de roman ? On pourrait en douter si Robitaille ne poussait son gouverneur bien au-delà des conjectures appuyées sur les archives, qu'il a dû finement passer au crible d'ailleurs.

Non seulement le romancier a-t-il consciencieusement fouillé son sujet du côté de l'histoire canadienne, mais il n'ignore rien non plus du Paris de l'époque, dont le décor abrite une bonne partie de l'action. Il va jusqu'à préciser le nombre exact de fiacres en service dans la capitale, en vertu d'une réglementation royale dont la France n'a jamais tout à fait perdu le secret. La documentation est sérieuse, comme il se doit, mais l'auteur semble beaucoup tenir à en convaincre son lecteur en ajoutant, à la fin du récit, une bibliographie précédée d'une chronologie qui font ensemble une bonne vingtaine de pages — souci d'érudition plutôt inusité dans un ouvrage de fiction. Cet appareil ne peut servir à alléger les complications inexistantes d'une intrigue parfaitement limpide. Il faut donc que sa fonction soit d'un autre ordre. Le recours au procédé « savant » ne tend-il pas à orienter la lecture vers le réalisme en tâchant d'accréditer la vraisemblance historique du récit fictif ? Entre *Le Testament du gouverneur* et son matériau documentaire, le rapport n'est cependant pas de continuité, mais de rupture. La première qualité de ce livre est en effet de suppléer avec bonheur au défaut du savoir historique. Comment ne pas convenir que la zone d'ombre a bien servi l'imagination du romancier ? Le tissu narratif qu'il invente se passe parfaitement de la contre-épreuve autoritaire des archives. De toute façon, aussi plausible qu'on voudra, le *Maisonneuve de Robitaille* reste une créature de rêve. Et du moment qu'on a choisi d'imprimer le mot roman sur la première page, il me semble qu'on pourrait bien se dispenser du fichier des avant-textes.

Quoi qu'il en soit, le gouverneur de Montréal est un homme qui en a vu d'autres et qui se moque franchement des manières du jeune scribe qu'on lui a donné pour dernier interlocuteur, le bon Monsieur Durrieux. Ce tête-à-tête typiquement comique — le gros malin et

le petit nigaud — rate rarement son efficacité. L'exubérante insolence du bonhomme montréaliste donne de savoureux morceaux de bravoure, mais Robitaille ne se repose pas sur la facilité d'une recette éprouvée. Il cache des atouts plus costauds dans sa manche et son héros connaît d'autres transports que le plaisir de la guerre et l'enivrement de la vertu qui signent son œuvre héroïque.

Le chevalier de Maisonneuve est en outre un grand lecteur de romans, penchant qui scelle la belle complicité qui le lie à l'altière et sérénissime Jeanne Mance, autre pionnière indéfectible des premiers temps de Ville-Marie. Le couple de célibataires a déjà de quoi titiller la curiosité. Il y a aussi un projet de mariage avorté avec nulle autre que la très chaste Marguerite Bourgeoys³. Mais ce n'est pas de ce côté que se situe le plus mystérieux « roman » du gouverneur dont le secret est enfermé dans un gros coffre de cuir (doublet romanesque de la « cassette » du testament original) confié *in extremis* à l'abbé Durrieux. Le « premier chevalier de la Reine des Anges », selon la jolie formule d'un prêtre de l'époque, s'y retrouve dans une bien étonnante posture : amant incestueux de sa propre demi-sœur et de l'interprète indienne de Jeanne Mance ! Pour bien marquer l'intérêt dramatique de la révélation, le romancier joue de toute la gamme des ressorts narratifs, mariant heureusement les plaisants dialogues du secrétaire Durrieux avec les récits autodiégétiques du fougueux gouverneur, traduits dans la prose sulpicienne de l'abbé, le tout complété par un épilogue éditorial écrit dans le plus pur style du roman d'aventures, expliquant l'origine et la circulation

3. L'idylle est mentionnée par plusieurs sources et commentée par Léo-Paul Desrosiers, dans *Paul de Chomedey, Sieur de Maisonneuve* (p. 179-180). L'ouvrage fait partie de la bibliographie de Louis-Bernard Robitaille.

du manuscrit trouvé et donnant la liste détaillée de ses altérations posthumes. De quoi expliquer rétrospectivement jusqu'aux anachronismes du récit. Du grand art ! Mais je suis un peu penaud d'être encore le dernier à le dire, en lisant la bénédiction de Réginald Martel, épinglée en quatrième de couverture...

Une bonne partie de ce bonheur de lecture vient peut-être de l'obscur souvenir d'une histoire scolaire dont les premières leçons, parmi beaucoup de navrantes lacunes, avaient au moins le mérite d'ébranler l'imagination. Il semble que les images d'Épinal de l'enfance soient l'humus de la mémoire collective. J'essaie de me figurer comment on peut lire un roman comme celui-ci quand on n'a jamais entendu parler, à l'âge où l'on croit absolument au pouvoir des images, de l'amiral Colomb, du voyageur Cartier, du géographe Champlain et des pieux fondateurs de Ville-Marie. L'histoire est pour moi un trésor indissociable de l'affabulation littéraire. Ce sont des terres non seulement voisines, mais dont la proximité est garante d'un mutuel enrichissement, alors que leur séparation est synonyme de stérilité avérée. Je ne parle pas de l'histoire des historiens, mais de la notion très vague et tout à fait intuitive qui fait qu'on éprouve de la curiosité pour se représenter l'état du monde avant celui que l'on peut tous les jours observer. Je parle d'un pouvoir qui appartient en propre à l'imagination. Et quoi de plus propre à enseigner la place qu'elle tient dans la construction du monde, sinon l'histoire (même celle des historiens) ?